

SAINT AUGUSTIN.

Fecisti nos ad te, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in Te. (Conf. I,1.)
Vous nous avez fait pour Vous < Seigneur >, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose
en Vous.



Docteur de la Grâce, selon l'appellation traditionnelle, saint Augustin souffre de l'image austère que l'on s'est faite de lui, à cause des combats qu'il mena à la fin de sa vie contre les hérésies. On se le représente souvent comme un Docteur austère retranché derrière un rempart d'ouvrages théologiques, un évêque drapé dans une pose hiératique pour l'éternité, un ascète impitoyable, ennemi de tout espèce de plaisir contre lesquels il brandit la menace de l'enfer. Saint Augustin apparaît au contraire, avec toutes ses contradictions et ses faiblesses, comme le plus humain de tous nos saints.

La vie de saint Augustin est bien connue grâce à ses *Confessions*. Cet ouvrage n'est pas, comme le seront plus tard les *Confessions* de Rousseau, un plaidoyer et un témoignage d'autosatisfaction ; c'est une longue méditation dans laquelle saint Augustin met sa vie sous le regard de Dieu, afin de se disposer à bénéficier de son pardon miséricordieux (ce sont les deux sens de *misericordia*, miséricorde, mais aussi pitié). Il s'agit pour l'auteur de se mieux connaître et de faire connaître l'authenticité de sa foi à ses frères chrétiens (X,II,2). Les *Confessions* retracent un itinéraire personnel dont le lecteur découvre tous les aspects : c'est un parcours affectif, humain, intellectuel et religieux. Saint Augustin donne ainsi à sa vie une valeur d'exemple, celui d'un homme tombé au plus bas dans le péché et que Dieu a sauvé par sa grâce. La confession a deux sens pour saint Augustin. *Confiteri*, d'où provient le mot *confessio*, reprend les deux sens du grec *ὁμολογεῖσθαι* : c'est d'abord reconnaître le péché et en faire l'aveu, mais c'est aussi proclamer la louange de Dieu, parfait et sans péché, qui sauve l'homme par un pur effet de sa miséricorde (I,1 ;V,6). Les *Confessions* contiennent deux grandes parties : les livres I à IX, consacrés au récit des errements moraux et intellectuels d'Augustin, apparaissent donc comme une quête de la vérité ; dans les livres X à XIII, Augustin, désormais en possession de la vérité, s'interroge sur les motifs de sa quête (livre X), puis se consacre au texte sacré. Le livre X est ainsi le livre charnière des *Confessions* car c'est lui qui permet de comprendre l'articulation du tout.

AVRELIUS AVGVSTINVS naquit le 13 novembre 354 à Thagaste, comme l'apprennent Possidius et saint Prosper d'Aquitaine : c'est une petite bourgade de Numidie non loin de Carthage (aujourd'hui Souk Ahras en Algérie). La Numidie, dont la capitale était Cirta, d'abord colonisée par les Carthaginois, était romanisée depuis longtemps et faisait partie des six provinces d'Afrique. Il faut se représenter l'Afrique de ce temps-là comme un véritable creuset dans lequel se mêlaient les civilisations puniques, grecques et latines : on y parlait le punique parmi le peuple, le grec chez les lettrés tandis que le latin était la langue officielle. Cette province donna à l'empire romain une brillante élite et d'illustres personnages politiques, littéraires et scientifiques. Au II^e siècle Marcus Tuticius Euty chius fut précepteur de Marc-Aurèle et procurateur des biens de l'empereur dans la région. Au III^e siècle Nepotien, citoyen de Sicca Veneria, non loin de Thagaste, occupait la première chaire romaine de rhétorique latine avec un traitement de 100.000 sesterces. Au V^e siècle, on peut citer Macrobe, philosophe et gouverneur de Carthage et de l'Espagne, et le médecin Cælius Aurelianus. Les cités connaissaient une importante production artistique, particulièrement dans l'art de la mosaïque. La multiplicité des thermes, les jeux de cirque, les représentations théâtrales, dont certaines étaient données en grec, témoignent d'une vie économique, politique et religieuse très animée. Le christianisme y était très florissant malgré les persécutions dont la dernière en date avait été celle de Dioclétien : l'Eglise d'Afrique s'enorgueillissait des noms de saint Cyprien et de Tertullien. Le rhéteur Arnobe s'était converti avec éclat au christianisme ; il devait avoir parmi ses élèves Lactance, appelé plus tard « le Cicéron chrétien. » Cependant le culte païen comme les prêtrises municipales demeuraient aussi bien vivaces et, jusqu'au temps de Théodose, les temples étaient entretenus¹. Non loin de Thagaste, il y avait à Sicca et à Madaure une académie et une école de rhétorique² fréquentée par beaucoup de jeunes gens qui affluaient de partout. On y venait de Carthage même, comme ce fut le cas de saint Marcellin d'Embrun et de deux jeunes chrétiens, saint Vincent et saint Domnin, qui allaient évangéliser une région retournée au paganisme, celle des Alpes de Haute-Provence, où ils fondèrent des églises, à Embrun et à Digne. Donat, installé à Rome, allait également devenir l'un des grammairiens les plus notoires.

Saint Augustin, quoiqu'étant de race berbère, possède la mentalité romaine, et en aucun cas il ne montre le patriotisme africain d'un Apulée ou d'un Arnobe. Son nom *Aurelius* montre que sa famille était naturalisée au moins depuis le fameux édit de Caracalla datant de l'an 212. Il ne porte pas les *tria nomina*, mais cet usage était suivi de façon fantaisiste en Afrique où l'on portait plus souvent un *signum*, c'est-à-dire un sobriquet. Son père, Patricius, était *curialis*, c'est-à-dire officier municipal (*municipis Thagastensis admodum tenuis* II,3,5) Il appartenait à la classe moyenne, en voie de paupérisation, écrasée d'impôts et obligée le plus souvent de se mettre sous la protection d'un riche propriétaire sous le nom duquel ils dissimulaient le peu de

¹ Lepelley¹ p. 158.

² Lepelley¹ II, pp.129 sqq ; pp.156 sqq.

bien qu'ils possédaient pour échapper aux tracasseries des fonctionnaires du trésor impérial. A Thagaste, Patricius s'était ainsi placé sous la protection de Romanianus, qui devait jouer un rôle important dans la vie de saint Augustin. Patricius n'était pas chrétien : les fonctionnaires municipaux demeuraient encore païens pour la majorité d'entre eux ; il avait épousé une chrétienne, Monique, que l'Eglise allait plus tard placer sur ses autels ; cette femme sévère, autoritaire et dévote, supportait néanmoins avec patience les violents accès de colère de son mari. Patricius et Monique avaient eu quatre enfants dont l'aîné se nommait Navigius ; suivait une fille dont l'histoire n'a pas retenu le nom et qui devint religieuse. Augustin était donc le troisième ; le dernier enfant était une fille dont on ne sait pas le nom et qui devait se marier par la suite.

Dans les livres I et II des *Confessions*, Augustin fait le récit de son enfance : il s'agit pour lui de rendre manifeste la présence de Dieu, et de montrer que l'enfant lui-même est pécheur. La vision moderne de l'enfance est façonnée par Rousseau, qui bien qu'ayant mis ses cinq enfants aux Enfants-Trouvés, apparaît cependant comme le modèle des pédagogues, célébrant avec sensibilité l'alliance entre l'enfant et le bon sauvage, tous deux n'étant pas encore contaminés par la société ; et cette vision idyllique sévit encore aujourd'hui. Mais pour saint Augustin, comme pour Port-Royal au Grand Siècle, l'enfance n'est pas un âge d'innocence : les enfants connaissent l'indignation violente contre les adultes, et la jalousie : l'innocence de l'enfant tient à la faiblesse de ses membres, non à ses intentions (*ita imbecillitas membrorum infantium innocens est, non animus infantium*. I,7,11) Le petit enfant est un tyran et ses péchés sont déjà nombreux, dit saint Augustin qui donne l'exemple de la jalousie d'un enfant à l'égard de son frère de lait (I,7,1). Saint Augustin se demande alors si l'origine du péché est antérieure à l'enfance. Mais si Dieu crée chaque individu, comment se fait-il que le cœur de chacun soit déjà corrompu à la naissance ?

Augustin ne fut point baptisé tout de suite : c'étaient les usages de l'époque selon lesquels il fallait repousser au plus tard le baptême : plus on en retardait la date et plus grand était le nombre des péchés effacés par ce sacrement. On ne l'administrait donc que lorsque l'enfant était à l'extrémité : Augustin faillit le recevoir lorsqu'à l'âge de douze ans il faillit succomber à une crise d'asthme ; il le réclama à sa mère, mais celle-ci préféra le différer encore.

Lorsqu'il eut l'âge de sept ans, en 361, Augustin fréquenta l'école élémentaire : ce n'était pas l'élève surdoué que chaque famille croit posséder ; Augustin préférait le jeu à l'étude, et détestait par-dessus tout la contrainte. Cela lui valait de recevoir des corrections mémorables : sa principale prière en ce temps-là était de demander au Ciel de n'être point battu à l'école (I,9,14). Cela lui fit découvrir aussi les valeurs d'une pédagogie où la contrainte ne freine pas l'élan de la curiosité (I,15,23). Cependant, les parents d'Augustin ne furent pas rebutés devant le peu d'appétit intellectuel de leur rejeton : Patricius voulait que son fils fût une brillante carrière, et Monique qu'il devînt un saint du calendrier. Aussi décidèrent-ils de lui faire apprendre la grammaire et les belles-lettres, et en 367 Augustin partit étudier à Madaure, patrie d'Apulée. C'est alors que le miracle se produisit : le cancre d'hier

devint un très brillant élève, qui découvrit la littérature latine avec adoration, en particulier Virgile, Térence et Cicéron. Il devait plus tard fustiger cet amour coupable pour la poésie (I,13,20-21) qui répand des images inacceptables des dieux (Zeus adultère). Les hommes attribuent aux dieux leurs propres vices pour se masquer leur corruption. Augustin critique ainsi la moralité ordinaire (*mores*) enseignée par les adultes. Cependant, cet amour du latin ne rejaillit pas sur le grec : Augustin n'aimait pas cette langue et trouvait Homère lui-même insupportable ; ce dégoût devait l'empêcher plus tard, devenu Père de l'Eglise, de connaître les ouvrages des Pères grecs. Mais son éducation rhétorique exerça une très grande influence sur toute son œuvre. Augustin passa deux années à Madaure ; il allait commencer des études supérieures lorsque Patricius le rappela à Thagaste : il n'avait pas des ressources suffisantes pour y subvenir. (II,3,5) Pendant une année, Augustin demeura donc livré à lui-même, se liant avec les voyous de Thagaste, les *euersores* (casseurs) et multipliant les larcins et autres minables expéditions, parmi lesquelles le récit célèbre du vol de poires (II,4,9) commis par pur plaisir de faire le mal. Bel exemple qu'il analyse plus tard en parlant du plaisir que l'homme prend à commettre le péché pour lui-même. Cependant Patricius reçut le soutien de son riche protecteur Romanianus, qui lui offrit de financer les études de son fils, preuve que ce dernier pouvait à l'occasion faire briller ses qualités intellectuelles et se déguiser en saint de vitrail.

Augustin partit donc en 370 à Carthage. C'était pour lui un voyage des plus excitants : il allait découvrir la capitale de l'Afrique, dont le prestige était immense, presque aussi célèbre que Rome. Mais si les universités étaient célèbres à Carthage, ses maisons closes, ses beuveries, ses jeux et ses spectacles en tous genres l'étaient tout autant : c'était une vraie « bouilloire où crépitaient les plus honteuses amours » (*circumstrepebat me undique sartago flagitiosorum amorum* III,1,1) Tout en se livrant à divers coups de main avec les casseurs (*euersores*) de la ville, avec lesquels il n'avait pas tardé à lier connaissance, Augustin découvrait dans le même temps avec passion les joies de la philosophie, dévorant l'*Hortensius* de Cicéron, exhortation à poursuivre la sagesse (selon le sens étymologique du mot *φιλοσοφία*) ; il se trouvait fort déçu par la Bible qu'il trouvait mal écrite. Quant au catholicisme, il s'en éloignait de plus en plus, et s'il lui arrivait de fréquenter les églises c'était pour y chercher quelque aventure galante. C'est ainsi qu'il rencontra dans une église une jeune fille de condition modeste dont il devait toujours taire le nom (*ad matrem ignotam Adeodati*) : il en fit sa concubine et elle ne tarda pas à lui donner un fils, Adéodat (*a Deo datus*, donné par Dieu) qui allait se révéler un enfant prodige. Vers le même temps, Patricius mourut ; Augustin se mit à consulter les astrologues et se laissa séduire par le manichéisme. Cette doctrine qui tirait son nom du mage persan, Manès ou Mani, qui l'avait inventée un siècle plus tôt, était une adaptation confuse de la doctrine de Zoroastre au christianisme : c'était changer Ormuzd et Ahriman pour Dieu et Satan, deux principes en perpétuelle opposition, l'un créant l'âme, l'autre le corps ; il fallait donc s'abstenir de viande et de toute union charnelle, et proscrire l'Ancien Testament, œuvre du diable, pour ne lire que le Nouveau, œuvre de Dieu. Les

Manichéens méprisaient la foi chrétienne, qu'ils jugeaient aveugle, tout en réclamant à leurs adeptes de souscrire aveuglément à des croyances plus opaques encore. Augustin demeura pendant neuf ans auditeur, c'est-à-dire postulant de cette secte, interdite en principe par le pouvoir impérial qui haïssait tout ce qui provenait de Perse, ennemie irréductible. Il y entraîna son protecteur Romanianus ainsi qu'un ami, Alypius, rencontré sur les bancs de l'école et qui devait l'accompagner toute sa vie. Pendant tout ce temps, Monique pleurait et priait ; elle alla confier dit son fils, sa peine à un saint évêque dont on ne sait pas le nom, et l'importuna tant et si bien qu'il finit par lui dire : « il ne se peut faire que périsse le fils de larmes comme les tiennes ! » (*fieri non potest ut filius istarum lacrimarum pereat.*)

Ce fut en 373 qu'Augustin acheva ses études ; il pouvait enseigner à son tour. Tout naturellement, Romanianus le fit revenir à Thagaste, lui confiant l'éducation de ses fils. Il fut donc nommé professeur de grammaire à Thagaste, où il revint avec sa compagne et Adéodat. Mais il n'était pas question qu'il s'installât chez sa mère : celle-ci admettait le concubinage mais ne voulait pas entendre parler de mariage à cause de la trop grande disparité de condition ; de plus elle demeurait farouchement opposée aux convictions manichéennes de son fils.

Ces années-là, Augustin perdit un ami très cher qu'il avait rencontré au cours de ses études (IV,4,7) ; il l'avait détourné de la foi chrétienne pour le suivre dans le manichéisme. Augustin comprit que Dieu avait soustrait son ami à son influence pernicieuse ; il vit dans cette mort la marque d'une punition divine. Son désespoir fut affreux (IV,4,9) : « Mes yeux le demandaient patout et il m'était refusé ; et tout m'était odieux parce que tout était vide de lui. » (*Expetebant eum undique oculi mei et non dabatur ; et oderam omnia quod non haberent eum.*) De tels accents, qui se retrouvent chez Montaigne lorsqu'il évoque la perte de La Boétie, ont incité certains commentateurs à s'interroger sur la nature de cette amitié, mais leurs suppositions ne reposent sur rien d'assuré. Quoi qu'il en soit, Augustin traîna une existence misérable faite, comme dit Pascal, d'inconstance, d'ennui et d'inquiétude ; il découvrit que l'étude et le savoir sont inutiles pour celui qui est la proie des passions mauvaises. Augustin tira de ces tristes moments la leçon selon laquelle « toute âme est malheureuse, si elle est enchaînée dans l'amitié des choses mortelles. » (VI,11).

Il commençait à se lasser d'enseigner la grammaire dans une modeste bourgade. Avide de gloire, il ne pouvait la rencontrer qu'à Carthage. Romanianus se laissa convaincre ; il prit à sa charge les frais de son installation, et Augustin enseigna la rhétorique à Carthage de 374 à 383. Ce fut le début d'une brillante carrière ; il écrivit un traité sur le Beau et le Convenable (*De pulchro et Apto*) ouvrage perdu qui comportait deux livres (IV,13,20.)

Dans le même temps, Augustin se montrait de plus en plus déçu par le manichéisme et par les membres de cette secte, qui vivaient dans la débauche. Il ne se résolut à les quitter qu'après avoir rencontré leur chef, un certain Faustus, qu'il avait attendu de nombreuses années comme le Messie. Cette rencontre fut décevante : Faustus n'était qu'un grammairien dont tout le savoir se bornait à bien parler latin ; au demeurant le meilleur homme du monde, mais totalement incompetent (*imperitus*

V,6,10). Il rompit donc avec le manichéisme et plongea dans une crise sceptique. Cependant Carthage commençait à lui peser : la gloire était lente à venir et ses élèves ne le payaient pas. Augustin résolut alors de partir pour Rome en 383 ; son séjour en Italie allait durer jusqu'en 388 (livres V à IX). Monique, qui craignait de voir son fils échapper à sa tutelle, insista pour être du voyage mais Augustin l'incita à passer la nuit dans une chapelle dédiée à saint Cyprien et qui se trouvait au bord de la mer, et tandis que Monique était abîmée en prières, Augustin se hâta de rejoindre le navire qui l'attendait dans les parages et partit pour Rome (V,8,15).

A son arrivée, il tomba malade : l'air de Rome ne valait rien en été et les riches Romains s'empressaient de partir à la campagne. Sa maladie le laissa très affaibli et l'on craignit pour sa vie. Il recouvra la santé ; guéri, il recruta quelques élèves que lui avaient envoyés les amis manichéens auprès desquels il avait été recommandé, mais les étudiants de Rome avaient pris la détestable habitude de disparaître des cours à la fin de l'année, au moment où il fallait régler le prix de la scolarité, ce qui n'était pas pour plaire au professeur. Augustin se lassait vite de Rome ; son échec le poussait à partir. Fort opportunément, ses amis manichéens l'avisèrent que le préfet de Rome, Symmaque, recherchait pour son collègue de Milan, Prétextat, un professeur de rhétorique. Milan était devenue ville impériale : c'était pour Augustin l'occasion d'approcher la Cour et de connaître enfin la célébrité. Augustin adressa donc à Symmaque une lettre de candidature élégante ; il fut retenu.

Arrivé à Milan en 384, Augustin, qui commençait à se rapprocher du catholicisme, alla visiter celui qui jouissait d'une autorité morale et religieuse exceptionnelle : saint Ambroise. Né à Trèves, de vingt et un ans son aîné, saint Ambroise était d'une illustre famille. Cultivé, grand avocat, il était devenu gouverneur de la Ligurie et de l'Emilie proconsulaires. En 374, à la mort d'Auxence, évêque de Milan, il était intervenu en tant que représentant de l'autorité civile pour calmer les différends entre catholiques et ariens qui se disputaient sa succession. C'est alors que le peuple l'avait élu évêque à l'unanimité. Il dut recevoir en huit jours tous les sacrements jusqu'à l'épiscopat, sans oublier de se faire baptiser car il n'était que simple catéchumène, et se mettre au travail pour acquérir les compétences théologiques nécessaires. En peu de temps, ce brillant juriste, qui fréquentait les milieux néo-platoniciens de Milan, était devenu un théologien hors pair et le meilleur prédicateur de son époque. Ces qualités avaient de quoi plaire à Augustin, qui lui rendit plusieurs fois visite. Ambroise le reçut courtoisement, un rien distant (*episcopalter me excepit*) ; Augustin était impressionné par son aîné, qui lisait avec ses yeux, et non à haute voix, comme c'était l'usage à l'époque (VI,3,3 : *sed cum legebat, oculi ducebantur per paginas et cor intellectum rimabatur, uox autem et lingua quiescebant.*) A défaut de devenir l'ami de saint Ambroise, Augustin suivit assidûment sa prédication et se rapprochait de plus en plus du catholicisme ; il en étudiait la doctrine tout en lisant dans le même temps Plotin, traduit en latin par le rhéteur Victorinus. N'y avait-il pas une parenté entre saint Jean, l'Apôtre du *Λόγος Verbum Dei*, et Plotin, celui qui enseigne le Premier Principe, Intelligence éternelle qui est l'Un et le Bien ? (livre VII) Cependant il remarque la supériorité du catholicisme qui

enseigne l'Incarnation de Dieu. Car, si l'infirmité de l'homme l'empêche de s'unir à Dieu par le raisonnement et par l'ascèse, il est nécessaire qu'il y ait un Médiateur, le Christ, qui guérit les hommes de leurs passions (VII,18,24). Impossible donc de rester néo-platonicien, de concevoir Dieu en ignorant son Incarnation dans la personne du Christ (VII,20,26). C'est ainsi que s'estompèrent peu à peu dans l'esprit d'Augustin les erreurs du manichéisme. Dans le même temps, Augustin commençait à devenir célèbre : n'avait-il pas été invité à prononcer l'éloge de l'empereur ? (livre VI)

Monique l'avait rejoint à Milan, de même que ses amis Alypius, Nebridius et Romanianus. Augustin hésitait : devait-il se marier ? S'il épousait la fille d'une noble famille, il obtiendrait par là, entre autres, une considération accrue, un domaine foncier avec des revenus assurés. Ses amis le pressaient de former une communauté de philosophes : ce serait à Cassiciacum, sur les contreforts des Alpes. Le mode de vie de la communauté serait réglé par la lecture, la discussion, la méditation et la prière. Mais il lui faudrait se passer des femmes : comment philosopher, encombré d'une épouse légitime ou d'une concubine ? Et Augustin n'était pas désireux de s'engager sur la voie du renoncement. Aussi cette idée de monastère de philosophes fut-elle un échec. Dans le même temps, Monique cherchait pour son fils un parti convenable : elle crut y avoir réussi en lui trouvant une jeune fille d'excellente famille, mais qui n'avait pas atteint l'âge de la puberté : il fallait attendre deux ans. Augustin se laissa fléchir par les instances de sa mère ; il se laissa arracher celle qui partageait son lit (*auulsa a latere meo* VI,15,25). Cette femme se montra exemplaire dans la dignité : elle retourna en Afrique et fit vœu de ne plus connaître désormais aucun homme. Quant à Augustin, impatient à la pensée d'attendre deux ans celle dont il avait demandé la main, il se procura entre temps une autre concubine.

Cependant, Augustin s'interrogeait sur la nature du mal ; il ne voyait pas de réponse philosophique satisfaisante. Ce fut alors qu'il comprit, comme devait le faire plus tard Pascal, qu'il ne trouverait la solution qu'en lisant l'Écriture sainte. « *Il ne se trouve que dans les voies enseignées par l'Évangile.* » Augustin se plonge dans saint Paul ; en août 386 a lieu la crise finale dans le jardin de sa maison de Milan, moment d'intense bouleversement psychique et corporel (VIII,8,19). Seul, Augustin est la proie des larmes ; il entend une voix d'enfant qui répétait comme une comptine : « *tolle, lege !* » prends et lis ! (VIII,12,28). Interprétant cette voix comme un commandement divin, il ouvre le livre des Épîtres de saint Paul et tombe sur un passage où l'Apôtre exhorte à renoncer aux ripailles et au commerce des femmes (*Rom.13,13*). Augustin retrouve alors aussitôt la paix de l'âme.

Le livre IX marque ainsi le renoncement au monde d'Augustin. Il se démet de ses fonctions en 386, « afin de se soustraire à la foire du bavardage ». Le jour de Pâques, le 24 avril 387, il reçoit le baptême des mains d'Ambroise, en même temps que son fils Adéodat, et quitte Milan en juillet 387 pour retourner en Afrique. Mais Monique, malade, est obligée de s'arrêter à Ostie. Elle y mourut au bout de neuf jours. Augustin demeura jusqu'en 388 à Rome, puis il regagna l'Afrique et la petite ville de Thagaste où il avait l'intention de mener une vie retirée et studieuse. Après la mort d'Adéodat en 389, Augustin ne tarda pas à être arraché de sa retraite. En 391, la

main de Dieu le conduisit à Hippone (*Hippo Regius*, Bône). L'évêque Valérius, vieillard malade malhabile à prêcher en latin, cherchait un prêtre pour le seconder. Or, Augustin se trouvait dans l'église et espérait bien qu'on ne le reconnaîtrait pas. Mais l'assemblée tout entière élut Augustin, qui fut ordonné contre son gré, comme le rapporte Possidius. Devenu le coadjuteur de Valérius, il le remplaça à l'évêché d'Hippone, élu par la *vox populi* en 395. Ainsi saint Augustin allait-il attacher son nom à cette église où il demeura jusqu'à sa mort : Hippone dont les érudits du Grand siècle faisaient remonter l'étymologie au punique *hippo* : le port. Ainsi, *Hippo Regius* voulait dire Port-Royal...

Augustin consacra le peu de temps libre qui lui restait à la rédaction des *Confessions* (entre 397 et 400), à la *Cité de Dieu* (entre 413 et 426) ou à de grands traités comme celui sur la Trinité. Combattant le donatisme et le pélagianisme, il chercha à assurer le triomphe de la vérité contre les hérétiques. Augustin mourut en 430, dans Hippone assiégée par les Vandales, des Ariens qui nient la divinité du Christ.

Ainsi, les *Confessions* démontrent-elles magistralement l'infirmité de l'homme et la nécessité de la grâce ; saint Augustin élabore une nouvelle morale, conforme aux exigences de la foi chrétienne. Car il sait maintenant où est la vérité : elle réside dans les Ecritures, Parole révélée de Dieu. Mais la Bible est d'un accès difficile, et Augustin juge qu'il lui faut à présent entamer une exégèse. Ce sera l'objet des livres X à XIII : saint Augustin veut donner une assise rationnelle aux métaphores du texte biblique ; unissant la culture chrétienne à la philosophie antique, il pose les fondements de la culture médiévale. Ses interprétations allégoriques de la Bible seront utilisées et commentées durant tout le Moyen Âge et dans tout l'Occident latin.

